

« Errance et territoire »
Revue *Local contemporain* n°6, Points de repère,
Editions le Bec en l'air, p.52

Luc Gwiazdzinski

Entre discontinuité et intermittence. La dialectique ancrage et désorientation se pose de manière particulière dans les territoires métropolisés dans lesquels vit désormais une majorité de la population mondiale. Le géographe Paul Claval avait proposé une définition de la ville « lieu de maximisation des interactions » qui sous-entendait une certaine proximité. Désormais, la métropole, cette « outre-ville, « ville au-delà de la ville » qui étend toujours plus loin son influence grâce aux réseaux de transports, accepte les discontinuités spatiales, les lacunes, les vides entre les zones construites, et entraîne les périphéries et villages lointains dans sa pulsation quotidienne. Les métropolitains dont l'espace vécu est de plus en plus éclaté et fragmenté sont obligés de trouver de nouveaux stratagèmes pour se synchroniser, pour « faire famille », « faire territoire ou ville » et se retrouver de loin en loin. A observer les modes de vie de ces « *êtres enracinés dans l'absence de lieu* » selon l'expression de la philosophe Hannah Arendt, c'est la figure de « la métropole intermittente » qui apparaît, sorte de double temporel de l'archipel spatial. Face à cet éclatement des espaces, des temps et des organisations, seule la multiplication d'événements, de concerts, de manifestations, de festivals permet à tout ou partie de la métropole et de la société de maintenir une illusion de lien social. On fréquente les stages de motivation dans les entreprises car on ne se rencontre plus au bureau. On se retrouve dans de grands événements métropolitains, comme « les Nuits blanches » à Paris, Bruxelles ou Rome, les Fêtes de la lumière à Lyon...pour célébrer un temps commun. Touchée par l'effondrement de la pratique religieuse régulière, l'Eglise s'est elle aussi consolée avec l'organisation d'événements millionnaires réguliers (Journées mondiales de la jeunesse) sans pour autant réussir à remplir ses églises le dimanche. A l'échelle du quartier, on assure le succès dominical des videgreniers saisonniers. A un autre niveau, on ré-enchanté la maison autour de repas familiaux sacrés quand il y a vingt ans encore on mangeait encore tous à la même table à midi. C'était avant que la maison ne devienne un hôtel. Entre ancrage et désorientation, face à l'effacement des grands rythmes sociaux traditionnels, on a besoin de nouvelles synchronisations, de nouveaux rythmes et de nouveaux rites à l'échelle des territoires. Entre espace fonctionnel et représentations, les privilégiés hypermobiles de la nouvelle ligne PLM (Paris-Lubéron-Marrakech) en quête de repères, d'ancrage et d'authentique, courent les brocantes et flattent leurs bouchers et boulangers traditionnels.

Fatales disjonctions. Le géographe n'est plus le savant du Petit Prince. Désorienté, il sait que ses géographies se démodent très vite et qu'il doit changer de regard pour aborder la complexité des temps et des espaces. Pourtant, on lui demande encore de définir le territoire pertinent, une entité idéale et équilibrée, une figure stable à partir de laquelle imaginer des stratégies, définir des politiques et vivre ensemble. A peine le mécano institutionnel recalé sur la fonctionnalité temporaire des ensembles territoriaux, on se rend compte que les choses ont déjà bougé, que les frontières ont encore glissé. On reprend alors la course sans fin derrière la banlieue à la recherche de l'inaccessible limite. La disjonction entre l'*urbs* - la matérialité de la ville - et la *civitas* n'a sans doute jamais été si forte. L'accroissement des distances domicile travail, la complexité de nos modes de vie qui nous transforme parfois en être polytopiques, font que l'on vote désormais là où l'on dort et non plus là où l'on vit. C'est la triste

démocratie du sommeil. Plutôt que de courir à nouveau derrière le territoire idéal, il paraît utile de changer de paradigme pour s'intéresser à l'idée d'une citoyenneté temporaire. Pourquoi ne pas utiliser les technologies qui servent actuellement à nous contrôler pour nous associer de manière éphémère à des communautés locales et parfois de leur apporter un regard et une expertise différentes. Pourquoi ne pas imaginer une République des réseaux et du mouvement, une citoyenneté et une identité complexes, ouvertes, en mouvement et augmentés ? La devise de la République du Seaugeais est à méditer : « *Le Seaugeais n'a pas de frontières, ce sont ses voisins qui sont bornés* ».

Néo-situationnisme. Face aux dérives de la ville technique et fonctionnelle, froide et aseptisée, nous appelons à épaissir le présent en laissant la place à la flânerie, au hasard, à l'événement, aux rencontres susceptibles de créer la bifurcation et l'invention. C'est le sens même de la ville. A l'orientation nous préférons la désorientation, à l'autoroute, les chemins de traverse. Au chemin tout tracé, le pas de côté. Face au risque d'infantilisation, nous choisissons la liberté. A la dictature de l'urgence et du juste à temps, nous opposons l'idée de lâcher prise et de temps d'arrêt. A la ville en continu nous opposons la pause. Face à la ville pleine, nous défendons la friche où peuvent s'ancrer les rêves, les imaginaires et la créativité. A la ville fonctionnelle et numérique où tout est accessible, lisible, compréhensible, nous opposons la ville invisible. A la ville éclatée, nous proposons de privilégier l'événement voire le calendrier. Au feu d'artifice des techniques, nous opposons le sensible et les sens, au numérique, la ville augmentée. A l'avènement promis de « la ville sans contact », nous préférons la rencontre. A la recherche trop technique, nous préférons le braconnage. Nous proposons le jeu comme antidote...la ville ludique face à la ville numérique. Il faut savoir sortir des trajets usants du quotidien ou des figures imposées du tourisme pour retrouver le goût de la ville et des autres. Il faut devenir explorateur du quotidien pour partir à la conquête de la ville en laissant faire le hasard.

Plateformes d'innovation territoriales. La désorientation, le big-bang des organisations, la perte de confiance généralisée dans nos institutions, la fin des grands récits, obligent et permettent l'émergence de nouvelles initiatives, de nouveaux assemblages, de nouveaux modes de fonctionnements, de nouvelles pratiques et de nouvelles figures à différentes échelles, de l'habitation au monde. C'est aussi sur les marges, en périphérie que s'inventent ces nouveaux parcours, ces nouvelles manières de vivre, d'exister, d'habiter, de se nourrir et de circuler. Collaboration et coopération sont au cœur de ces démarches et processus d'intelligence collective et d'innovation ouverte qui s'inventent au quotidien et pourraient prendre la forme de plateforme d'innovation territoriales avec une seule consigne : laisser s'épanouir la sérendipité.

Pensées du tremblement. Loin des certitudes, la désorientation est une idée stimulante dans un monde complexe et incertain. Sommes nous cependant vraiment capables de lâcher prise, de nous laisser désorienter pour développer ensemble une pensée de l'incertitude et de la fragilité et suivre les traces d'Edouard Glissant : « *Seules des pensées incertaines de leur puissance, des pensées du tremblement où jouent la peur, l'irrésolu, la crainte, le doute, l'ambiguïté saisissent mieux les bouleversements en cours* ». Sommes nous capables d'errer de la sorte, hors là, hors les murs, hors sol et hors normes. Sommes-nous capables de ce mouvement sans attache qui questionne la société sédentaire, sûre et enracinée, oblige à l'humilité et intègre l'erreur. Voyage initiatique à la découverte de soi-même et des autres, l'errance est une épreuve qui transforme et la possibilité d'une « *rencontre entre existants, entre êtres qui se tiennent dans l'ouverture en avant d'eux-mêmes* » (Maldiney, 2007). Errer dans la ville, c'est flâner avec Pierre Sansot : « à la parcourir, nous ressentons la fatigue

comme une sorte de bonheur (...) en mouvement, elle redistribue en permanence les cartes, elle provoque des collisions, elle invente des rimes inédites, des associations surprenantes ». Au-delà de la métaphore, l'errance permet d'habiter au sens d'exister, c'est-à-dire de faire l'expérience de la présence en un groupe et en un lieu, un espace augmenté, autre chose qu'un point sur une carte.

(*) **Luc Gwiazdzinski** est géographe. Enseignant en aménagement et urbanisme à l'Université Joseph Fourier de Grenoble (IGA), il est responsable du Master Innovation et territoire et Président fondateur du Pôle des arts urbains. Chercheur au laboratoire Pacte (UMR 5194 CNRS) associé au MoTU (Université Bicocca et Politecnico de Milano) et à l'EREIST (Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne), il oriente des enseignements et ses recherches sur les questions de mobilité, d'innovation métropolitaine et de chrono-urbanisme. Expert européen, il a dirigé de nombreux programmes de recherche, colloques internationaux, rapports, articles et ouvrages sur ces questions : *Urbi et Orbi. Paris appartient à la ville et au monde*, 2010, L'Aube ; *Nuits d'Europe*, 2007, UTBM ; *Périphéries*, 2007, L'harmattan ; *La nuit dernière frontière de la ville*, 2005, l'Aube ; *Si la ville m'était contée*, 2005, Eyrolles ; *La nuit en questions* (dir.), 2005, l'Aube ; *La ville 24 heures /24*, 2003, L'Aube. Il a également dirigé une agence des temps et des mobilités, une agence de développement et une agence d'urbanisme et développement durable.

Citer l'article :

GWIAZDZINSKI L. 2011, « Errance et territoire », Revue *Local contemporain* n°6, Points de repère, Editions le Bec en l'air, p.52

Contact :

lucmarcg@gmail.com